

L'âme et le corps chez Flaubert : une ontologie simple

par Juliette Azoulai

Thèse de doctorat en langue et littérature françaises, sous la direction de Messieurs les Professeurs Yvan LECLERC (Université de Rouen) et Jean-Louis CABANÈS (Université de Paris Ouest-Nanterre La Défense), présentée et soutenue publiquement le 16 novembre 2012.

Jury : M. Jean-Louis CABANÈS, M. Yvan LECLERC, M. Bertrand MARCHAL, M. Daniel SANGSUE, Mme Gisèle SÉGINGER, M. Paolo TORTONESE.

Contre une doxa moderne qui, de Sartre à Genette, cantonne celui qui rêvait du « livre sur rien » dans une esthétique de la non-pensée ou de l'insignifiance, affranchie par conséquent des problématiques de la vérité, du sens et de l'être, cette thèse entreprend de restituer une visée ontologique à l'écriture de Flaubert et se propose de cerner une unité philosophique de l'œuvre autour d'une pensée moniste, qui récuse la dichotomie du spirituel et du sensible. Dans cette perspective, l'art, conçu comme une forme-sens, peut être envisagé comme un moyen privilégié d'accéder à l'être en tant qu'unité physico-spirituelle. En prenant pour modèles la philosophie de Merleau-Ponty – qui élabore une pensée du mélange de l'âme et du corps, une ontologie du “sens incarné” – et la critique thématique de Jean-Pierre Richard – qui propose de considérer la littérature comme le lieu où se révèle « le sens des sens », la valeur spirituelle du sensible –, il s'agit donc de mettre au jour chez Flaubert une philosophie littéraire de la chair, c'est-à-dire du corps spirituel et de l'âme corporelle.

Un premier chapitre tente de retrouver les racines de cette pensée au sein des œuvres de jeunesse. Les premiers écrits de Flaubert peuvent en effet apparaître comme le lieu d'un enracinement existentiel du questionnement philosophique. On trouve dans ces textes des années 1830 et 1840 de nombreux récits d'expériences qui engagent une certaine vision de l'âme et du corps : le deuil, l'amour, l'ivresse, l'extase panthéiste, et même la création littéraire. La maladie de nerfs, dont l'écrivain souffre dès 1844, fournit en outre un ancrage biographique à son interrogation sur la dualité humaine. Dès sa jeunesse, Flaubert se passionne ainsi pour l'exploration des passerelles entre l'âme et le corps, le spirituel et le sensible, la nature et la surnature et, parallèlement, manifeste une grande insatisfaction vis-à-vis des modèles philosophiques constitués et hérités – le matérialisme et le spiritualisme. Contre toutes les pensées qui reconduisent le dualisme métaphysique, le jeune écrivain revendique une posture originale et paradoxale : « matérialiste-spiritualiste ».

Le deuxième volet de ce travail propose de définir les soubassements intellectuels du monisme flaubertien à travers une contextualisation épistémologique et historique. Le XIX^e siècle, qui s'ouvre avec les *Rapports du physique et du moral* de Cabanis, est un siècle où la question de l'âme se pose avec acuité, et où s'exprime le désir obsédant de réaménager l'ancienne dualité du corps et de l'âme, à l'écart des conflits idéologiques entre science et foi, matérialisme et spiritualisme. La pensée romantique s'efforce dans son ensemble de comprendre le spirituel en tant qu'incarnation et que

sensibilité ; la pensée positiviste prône une considération des phénomènes en tant qu'ensemble de relations, et répudie les découpages de la métaphysique traditionnelle ; la pensée évolutionniste promeut une vision dynamique et continuiste du monde, qui conteste l'immobilisme des essences, esprit ou matière, censées constituer le fond éternel de l'être. C'est ce dialogue constant entre la sensibilité singulière d'un artiste et l'esprit de son époque qu'il importe de suivre afin de comprendre comment Flaubert, dans sa récusation du dualisme, tout à la fois révèle et reflète quelques tendances profondes de l'*épistémè* dix-neuviémiste.

Au terme de ces préambules historiques et épistémocritiques, un troisième chapitre s'attache à montrer comment la thématique de la bêtise dans la fiction flaubertienne ouvre, à travers la représentation des « cœurs simples », sur une phénoménologie de l'incarnation. À l'*homo duplex* de Buffon, Flaubert substitue en effet un *homo simplex*, l'humanité des simples, qui confondent, et donc réunissent, la lettre et l'esprit, le sensible et le spirituel, l'idéal et le réel, le naturel et le surnaturel, la chair et la mystique. Proposant un nouveau rapport à la perception, à l'amour, à la croyance et à l'expression, la *simplicité* offre un champ à l'expérience authentique de l'être incarné, qui est *confusément* âme et corps, et cette bêtise confusionnelle permet d'accéder à l'intuition ontologique et artistique d'une unité du spirituel et du sensible.

Enfin le dernier chapitre entreprend de définir les traits d'une stylistique moniste. Le travail du style, forme singulière de connaissance, s'efforce de faire de la confusion une construction volontaire, sur le modèle romantique du *Kunstchaos*. Il s'agit donc de cerner les caractéristiques d'une écriture qui tend vers l'idéal d'une « grande synthèse », en brouillant les distinctions dualistes de la tradition métaphysique : le paradoxe – conçu non comme l'antithèse de la doxa, mais comme la transgression de toute structure antithétique –, l'*enargeia* et « l'embrouillure » constituent les figures majeures de ce style conceptuel, qui vise à réunir ce que l'entendement discursif maintient séparé. À l'opposé de l'esthétique de la *déliaison*, reconnue par Jacques Rancière – elle-même héritée des analyses de Paul Bourget sur le style décadent et de Marcel Proust sur la parataxe flaubertienne –, ce chapitre examine une autre face du style flaubertien : la recherche de la liaison, de l'harmonie et de l'unité, à l'intérieur d'une esthétique du « fondu ».